John Adams
Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
230.1
Vol. 8

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME HUITIÈME.

OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIVES.

TOME SEPTIÈME.

M. DCC. LXXV.

ADAMS
232.1
Vol. 8

NANINE,

OU

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

En vers de dix syllabes.

PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été en 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un académicien de la Rochelle, ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir, s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſion *comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-

elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant, que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres. C'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théatres retentissent. De sorte qu'en effet l'amour naïf & attendrissant dans une comédie, n'est point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'est au contraire *Melpomène* qui depuis long-tems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies, qui eurent de si prodigieux succès vers le tems du cardinal de *Richelieu* ; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Mariane*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée* ; on verra que l'amour y parle toujours

ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas, que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théatre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante : il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la première piéce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théatre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce tems-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé ;
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſi-tôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour, influa ſur les meilleurs eſprits ; & ceux même dont le génie mâle & ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité, ſe laiſsèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures piéces,

Un malheureux viſage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maîtreſſe :

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une princeſſe

aimant ſa renommée
En avouant qu'elle aime, eſt ſure d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux. Sur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les piéces du même auteur qui ſuivent *la mort de Pompée*, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter ſur le théatre, comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties,

S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les ames sont assorties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût; ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique; c'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse, & où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est-là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire:

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.

Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe,
N'a plus.... Qui vous l'a dit, ſeigneur, qu'il me mépriſe ?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſantrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence :

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de ſurs témoins de votre trahiſon...
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé,
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſaurait trouver de trops grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens.
Redoutez tout, madame, après un tel outrage.
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement ſi toute la piéce du *Miſantrope* était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils rentrent chacun dans

leur veritable carrière. L'un reprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La comédie encor une fois peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avoue, qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs, que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les dieux rians de la mauvaise grace de *Vulcain*, dans le tems qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison

le rire peut-il ſuccéder dans la comédie à des ſentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène?* Ne rit-on pas avec *Soſie?* Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre l'expérience! Si ceux qui diſputent ainſi, ne ſe payaient pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour règne par le délire,
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux eſprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverſe un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il ſe joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poéſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu;
Sont auſſi ſoumis à ce dieu,
Que tous les états de la vie.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée à la maison du comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du comte d'Olban.

Ah ! la nature a mon premier hommage ?
Mon père !

Martinet.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste, & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable ?

LE COMTE.

Qui ? vous, madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble ;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monſieur,
Je parle bien ; & c'eſt avec douleur ;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faiſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promeſſe à ma foi vous engage :
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la reſpecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne me trompe pas ;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver

Ce que le ciel a voulu m'enlever ;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; & pour cette raison,

Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot, & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment ! madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,

Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigne tirer du ſein de la misère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BAROMNE.

Non, vous l'aimez; j'en ſuis très-ſure.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plait; vous mettez la grandeur
Dans des blaſons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,

Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme, eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut ; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'uſage !

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage ;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.

Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raiſon ; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà paler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand ; ſoyez l'heureux rival
Du magiſter & du greffier fiſcal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juſte ciel ! que faut-il que je faſſe ?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaiſe
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie.
Et la future, eſt-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt...

LE COMTE.

Eh bien?..

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais... Non.

Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant ;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet ; & sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse ; avec un certain air,
Un air, là, qui... peste l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en... Quoi ! j'aurais su lui plaire ?

BLAISE.

Cà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là

Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur eſt trop plein. Je me retire....
Adieu madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou;
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE (*revenant.*)

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai Nanine, que eſt charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ſi fait: parlez un peu pour nous;
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir;
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir;
Je lui pairai ſa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne!
Que de plaiſir! eſt-il poſſible?

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah par pitié, réuſſiſſez, madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

Vit-on jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !
(*à un laquais*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encor osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;
Ah ! c'est encor une douleur nouvelle !
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice ?
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais ! eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime .... ah je ſuis à bout.
Poſſédons - nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi,
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;

Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah j'enrage...
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet ?

NANINE.

Il eſt intéreſſant
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux ; mais ce ſont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.

Avancez-vous. . . Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, & de l'eſprit!
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Et bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable:
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable:
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueuil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux ;
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.

Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même,
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouir ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendreſſe.*)

Lève-toi ;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte;
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute; il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrétement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *seule.*

QUELLES douleurs cuisantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentimens combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais en restant, l'excès de ses bontés,
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser ;
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée !
Quoi ! l'on me hait, & je crains d'être aimée !
Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſiéges, vîte.
Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.
Aſſéyons-nous ici.

NANINE.

Qui moi, monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert,
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes.
Ah ! je le vois. Jalouſe de vos charmes,
Notre baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monſieur, non ; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable ;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien sûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte, & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice ;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice;
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt pour vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier raug les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.
Naïvement dites-moi quel effet

Ce livre anglais ſur votre eſprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout perſuadée :
Plus que jamais, monſieur, j'ai dans l'idée,
Qu'il eſt des cœurs ſi grands, ſi généreux,
Que tout le reſte eſt bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deſtine
Un ſort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon ſort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon eſtime, & ſa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre ſur un piéd
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils ſont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre eſt de plaire ;
Il eſt rempli ; le nôtre ne l'eſt guère.
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable ;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah, monseigneur ! ah, mon maître ! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Aprés avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ? vous, obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, & ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe ;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O ciel ! c'en eſt donc fait.

Elle ſort.

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

ELLE pleurait. D'une femme orgueilleuſe,
Depuis long-tems l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Eh...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cents louis d'or ; n'y manquez pas ;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monſeigneur me donne

Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'eſprit lourd ! eh non !
C'eſt pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

Germont ſort.

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage ;
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état ?... Elle eſt trop au-deſſus ;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer ? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume... Eh bien, elle eſt cruelle ;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaiſe ! pourquoi non ?
Blaiſe eſt un homme ; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les deſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois ;
Et mon bonheur juſtifiera mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ſes attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire ;
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-tems ?
Germon, Marin.

MARIN *derrière le théatre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vîte, il fait jour : le tems preſſe :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, monſieur, quel lutin

Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & ſage,
Valet de chambre, avec deux grand laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris ;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera,
Très volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais.... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ? ... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment ! on part ?

GERMON.

Madame la baronne

Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;

Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir !

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La ſuivante.

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle ; elle va, ce matin,

Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?

Pour leur parler je ſuis trop en colère ;

N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :

On verrait trop toute ma paſſion.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;

Répondez-moi d'elle ſur votre tête :

Amenez-moi Nanine.

(*Germon ſort*)

Ah juſte ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine: eſt-ce vous que je vois?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la baronne; & ces purs ſentimens
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux,

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame . . .

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſerait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée . . .
Elle voulait, monſieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuſe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuſe,
Moi qui repouſſe avec un vain effort
Des ſentimens au-deſſus de mon ſort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE (*se détournant & se promenant.*)

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez la baronne
Vous favorise, & noblement vous donne
Un domestique, un ruste pour époux;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,

Jeune, honnête-homme, il eſt fort à ſon aiſe;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, monſieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez-y lire, & voyez ce qu'il ſent.
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Et bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi;
Il vous adore, & cet époux... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah parlez-moi; diſpoſez de ma vie;
Ah reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi ! vous m'aimez ? ... Ah gardez-vous de croire,
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, monſieur, non, je ne ſouffrirai pas,
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas.
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte ;
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux ....
Hélas ſur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge,
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage ;
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'aſſuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prevoyez...

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obſtiné...

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE, seule.

CIEL ! est-ce un rêve ? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe :
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-dessus de moi-même,
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais... Non, je ne peux plus le fuir ;
Non, mon état ne saurait se comprendre.
Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons, il faut écrire,
Il faut... par où commencer, & que dire ?
Quelle surprise ! écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE *écrivant toujours.*

Blaiſe, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eſt ſec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant !
Çà, je diſais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir ; vîte, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne auſſi ce paquet ;
Monte à cheval, pour avoir plutôt fait :
Pars, & ſois sûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.

Philippe Hombert eſt un heureux manant ;
La bourſe eſt pleine ; ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va ? j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'OU diable vient cet argent ? quel meſſage !
Il nous auraït aidé dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans ſa poche : il rencontre la baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor! . . . arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monſieur le comte eſt-il bien en colère?
Quel billet eſt-ce-là?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte! . . .

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage!
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE *riant encor.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.

Elle décachète la lettre.

Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE *riant encor.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *ſeule.*

LISONS. » Ma joie & ma tendreſſe
» Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur ;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
» Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre !
» Entre vos bras je ne puis me jeter !
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets ; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
» Et dont il eſt permis de s'éblouir ;
» Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
» Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le ſtile de Nanine,
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la paſſion !
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe !
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.

Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne;
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens;
Homme au-deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels diſcours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon,
Mon parti pris je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.
Tandis que le comte lit.
Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....
Eh bien, monſieur, que penſez-vous du ſtile?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOICI dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Eſt près d'ici, monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plait-il ?

GERMON *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais .... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, monſieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous, comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

Il sort.

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire ; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable,
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimes à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus ;
Réparons tout ; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos ſermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien... que j'attendrais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à ſa mère.*

MADAME, j'aurais dû...

à part. *à sa mère.*

Philippe Hombert !... Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...
à part.
Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée ;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.
Çà, je voudrais ici vous parler seule.
faisant une petite révérence à la baronne.
Bonjour, madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire. *Elle sort.*

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

EH bien monſieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru ;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
Qui l'an paſſé, chez la marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde ;
D'y plus ſouper déſormais Dieu m'en garde.
Bavarde, moi ! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre :
J'ai ſu cela de feu votre grand-père :
Il diſait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme ;

Parlant de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du tems paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

VOICI votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier,
Qu'elle devait, monſieur, vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe ! .. Infidelle !
Tu ne dis pas la raiſon du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'eſt ſa baronne; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! madame, que l'on chasse ;
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ; je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappellez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :

Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le crois ;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne feront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant ;
Et monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,

Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dette uſuraires :
Enfin, monſieur & madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire ;
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel ! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

NOus pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, & dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi du matin au ſoir !
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de décheoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles.
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé ;
Notre baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui ;

Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui,
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie,
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublierai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon !
Je ſuis chaſſée... & par qui ?...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... & monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(*Elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la baronne allait dès ce matin :
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va : ... garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,

Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :

Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque, qui décèle

Ses sentimens ? As-tu remarqué ?...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,

Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;

Que vous avez des vertus, des bontés ;...

Qu'elle oubliera tout, ... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon ?

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te ſouvienne,
Si par haſard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étrivière :
Comptez ſur moi ; je ſers fidélement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera roſſé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira ſon nom.
(*Il fait un pas & revient.*)
Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

HÉLAS, il a raiſon ;
Il prononçait ma condamnation :
Et moi d'un coup qui ma pénétré l'ame,
Je me punis ; la baronne eſt ma femme.
Il le faut bien, le ſort en eſt jeté.
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR-çà, mon fils, vous épouſez madame ?

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme ?
Elle eſt ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon,

J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire ;
Mais des demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emménerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie,
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune ſénéchal,
Propre neveu du procureur fiſcal,
Jean-Roc Souci ; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.
De cet enfant je ne peux me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent :
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie:
Je m'y connais: on tente, on eſt tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LE MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine:
Et vous pourriez...

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon meſſage ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous ſerez contente
De la berline ; elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE (*au comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE *à part.*

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,

Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE (*à part.*)

Ah je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce ſallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame ;
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands,
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne fait pas à qui l'on fait injure ;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.

(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le payſan.

LA MARQUISE *au payſan.*

APPROCHEZ-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! monſeigneur, écoutez-moi de grace :
Je ſuis... Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlai-je ?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon ; mais il trompe ; & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère :
J'allai ſervir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LE MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plait, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,

Qui de ſon ſang ſert ſon prince & l'état,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire,
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais ſans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la baronne.*

Hélas! madame, non;
Mais je ſuis né d'une honnête famille,
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

Montrant la baronne.

Je viens d'entendre au diſcours de madame,
Que j'eus raiſon : elle m'a percé l'ame ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(*Il tire la bourſe & le paquet.*)

Tenez, monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés,
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel myſtère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?
J'ai fait un crime, il le faut réparer.

Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.
Il va lui-même à un de ses gens.
Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vite au carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes ſoupçons évitez les éclats.
Vous héſitez ?

LE COMTE *après un ſilence.*

Non je n'héſite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je penſe.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien aſſez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt tout pris.
Vous connaiſſez mon ame & ſa franchiſe :
Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;
Mais nons n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine, & dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne

Mes droits entiers, & les prétentions,
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe:
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre.
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix,
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne; non madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.

C'eſt pour des cœurs par eux-mêmes ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire :
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? & que voulez-vous dire ?

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mère.*

SON ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vêtue un peu meſquinement :
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage !

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la marquiſe.*)
Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, monſieur,
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare

L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez - vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne,
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance...

NANINE *à ſon père.*

Il eſt bien sûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis,
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... **votre époux.**

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE. HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre,
Que juſques-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir .... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas ;

Oppoſez-vous à ſa flamme, . . . à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père :
Puis-je jamais vous appeller ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il eſt unique auſſi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier acte.

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

En vers de dix ſyllabes.

AVERTISSEMENT.

Cette comédie eſt un peu imitée d'une piéce anglaiſe intitulée le plain dealer. *Elle ne paraît pas faite pour le théatre de France. Les mœurs en ſont trop hardies, quoiqu'elles le ſoient bien moins que dans l'original. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas aſſez.*

ACTEURS.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, ſa couſine.

COLLETTE, ſuivante de Dorfiſe.

BLANFORD, capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La ſcène eſt à Marſeille.

ah ! ah ! notre future !
Vos Avocats sont d'aimable figure ? !

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en turc.*

AH! mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma niéce,
Lorſque ton père eſt mort conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſupport,

Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma niéce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma niéce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes-gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête-homme ſans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte:
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il se trompait !

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-tems se coëffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'est en amours ?

ADINE.

Je crains Dorsise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;
Son cœur est faux, ses propos médisans.
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems est long, ce tems me désespère.
Dorsise trompe ! & Dorsise a su plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'est-il si cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaisseaux d'Alger
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux

M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçu tous deux,
J'ai bien tremblé, qu'il n'apperçut ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas, qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma niéce, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige ;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué (*a*) nouveaux
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeaux,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune ;

(*a*) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands-hommes de mer qu'ait eu la France.

A tous les deux la misère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi! lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma niéce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc, que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BON de l'argent ! dans le siècle où nous sommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière ;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſu ma misère,
D'auprès de moi la foule a diſparu ;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blâſés en tout, auſſi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tout remplis :
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu ; partout le vice abonde.

Un coffre-fort eſt le dieu de ce monde ;
Et je voudrais qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre humain fut abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois ; mais je penſe,
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux :
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage.
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes ?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes aventures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu ;
Dorſiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma niéce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappellée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi,
Comment Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modelle...
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé ;...

Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé,
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, monsieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler sur les bancs du théatre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorfiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe ;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorfiſe.
J'ai confié Dorfiſe & ſon deſtin
A la vertu de monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier ?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez ſans doute bien choiſi ;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE,

Je n'en peux plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands ; leurs traits s'appeſantiſſent ;

Il ceſſeront... ſi les vôtres finiſſent.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon; & la moindre fortune,
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc, que madame Dorfiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avouerai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai,
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;

Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmis, ſoyez sûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans nôtre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

Bon jour très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il Grec, Turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour sur mer ; & mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices ;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son tems tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.

Va, dans son tems ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près ; & notre gloire
N'a pas le sou.

Le chevalier MONDORD.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier, il te faut avouer,

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte

DARMIN.

De tout le bien,

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que ſur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait,

Le chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif;
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe... ah.. bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très cher, apprenez,
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, beſoin, dans ſa détreſſe,
D'autres billets payables en eſpèce.

Tiens, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez ?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Vas s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin! comment ?
Elle est ici, Dorfise ?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel !

Le chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir ! O ciel ! je te rends graces;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLLETTE (*en dedans de la maison.*)

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE.

COLLETTE (*ſortant de la maiſon.*)

BLANFORD! Darmin! quelle ſurpriſe extrême!
Monſieur!

BLANFORD.

Collette!

COLLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine?

COLLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh! mais, de grace, où donc eſt-elle allée?
Où la trouver?

COLLETTE (*faiſant une révérence de prude.*)

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée?

COLLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorfiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret !
C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander ;
Sans riſquer rien je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire ;

Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon tems ;
Et d'une table, & propre, & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu ;
Toujours chez elle & grand'chère, & beau feu,
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*a*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre ?

COLLETTE.

Partout, monſieur. Car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle

Exprès

(*a*) Fameux marchand de curioſités.

Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſai-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras.. Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ? vous penſez ?...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.

(*Il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.

Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raiſon augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer.
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

DORFISE, madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADoucissez, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Mad. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaité les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y vois.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine;
Comment ſouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillait ſans eſprit,
Rit des bons mots, qu'il prétend avoir dit?
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce Robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant partout l'ennui?
Et mon couſin, qui...

Le chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, madame,
Chacun ſon tour; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portait de la ville,
A commencer par...

DORFISE.

Ah n'en faites rien;
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah dieu! que le hais,

Ce monde infame !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avouerez ...

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaiſir de me voir ;
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorfiſe,
Vous me ſemblez bien coëffée & bien miſe.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte ciel !

Mad. BURLET.

Parle-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.

Vous propoſez l'abomination !
Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, madame,
Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau ?

DORFISE.

Il eſt ici ? quoi, Blanford ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLLETTE (*entrant avec précipitation.*)

Hélas ! je viens pour vous apprendre...

DORFISE (*à Collette à l'oreille.*)

Ecoute.

Mad. BURLET.

Comment ?

DORFISE (*au chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE (*en ſe retournant vers Collette.*)

Collette, hélas !

COLLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! chevalier,

Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidèle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh ! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de roſe ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE. (*en s'animant un peu plus.*)

Des cheveux, des dents ;
L'air noble, fin ?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,

Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui ſi jaloux...

Le chevalier MONDORD (*interrompant bruſquement.*)

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt...

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre!

Le chevalier MONDOR.

Il eſt encor....

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCENE II.

DORFISE, madame BURLET, le chevalier MONDOR, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien!

COLLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!...

Mad. BURLET.

Darmin est avec lui?

COLLETTE.

Madame oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous,
(*Elle sort.*)

SCENE III.

Mad. BURLED, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (*à Mad. Burlet.*)
MADAME, enfin, ſouffrez qu'à vos genoux...
Mad. BURLET (*courant au-devant de Darmin*).
Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous cauſerons; mon carroſſe eſt là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous?
BLANFORD.
Non pas.
Je viens ici pour choſe ſérieuſe.
Allez, courez, troupe folle & joyeuſe;
Faites ſemblant d'avoir bien du plaiſir,
Fatiguez bien votre inquiet loiſir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfiſe.
(*Mad. Burlet ſort avec le chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je peux beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous,
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice;
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;

L'eſprit s'y forme : on y règle ſon cœur ;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fond m'en charme ; & vous m'avez ſu plaire ;
Mais pour Dorfiſe....

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfiſe.*)

Ah ! c'eſt trop ſe flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe, & fuyez ſa couſine.

(*Il veut entrer.*)

COLLETTE (*ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*)

(*Il heurte.*)
On n'entre point, monſieur.

BLANFORD.

Moi !

COLLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refuſé ?

COLLETTE.

Dans ſon appartement
Pour quelque tems madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLLETTE.

Mais, monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*Il entre.*)

COLLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLLETTE *ſeule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner au caiſſier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
Oh ! que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe !

Madame

Madame eſt folle, avec ſon air malin ;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris.
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCENE VI.

DORPHISE, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crains rien ; on ſait l'art d'éblouir,
De différer, pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément ; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.

J'aurai du tems, il ſuffit.

COLLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable !
Qui, vous, madame, avoir un Bartolin !

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne ; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſur-tout ; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier ;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère :
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère ;
Je le ménage ; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,

Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je ... je me réſignai,
Je devins folle ; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrete
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort ;
Il ne l'eſt point ; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah ! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,

Les croit à lui, les conserve, les aime;
En est jaloux autant que de moi-même.

COLLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-nous ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait bruſquement.*)

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.

Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*)

Vous vous moquez! J'ai pour monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me conſterne!
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah qui l'eût cru?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfiſe eſt fidelle ?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE (*au chevalier.*)

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*au chevalier.*)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

(*à Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu :
Dès ce moment son naturel m'a plû.

Le chevalier MONDOR.

Eh laissez là son naturel, madame.
De ce Blanford vous haïssez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE (*fiérement.*)

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne ; & le vice est charmant :
L'occasion s'offre si fréquemment !
Un seul coup d'œil perd de si belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au souffle empoisonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes si doux !

Le chevalier MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Çà, dites-moi, jeune homme,
Doù vous venez, & comment on vous nomme ?

ADINE.

J'ai nom Adine ; en Grèce je suis né ;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait !

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuse !
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encor à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien ?

COLLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de tems.

Le chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux !
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous cesserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blasphêmer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,
Se lamenter, sans gosier & sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles ;
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent beaux mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'instant,
Vous annoncer.

(*Il sort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant !
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou ; soyez discret & sage.
Mes complimens à Blanford .... l'œil touchant !

ADINE (*se retournant.*)

Quoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !
Et vertueux ! ... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE (*revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*)

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLLETTE.

Je le crois bien; le péril est trop proche:
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE (*en soupirant.*)

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidele
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

COLLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous servira;

Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLLETTE.

Et bien de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit .... là ... tu m'y fais ſonger,

COLLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, madame, à ſon âge ?
Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarraſſé.*)

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec diſcrétion,
Il vînt dîner avec moi?

COLLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez ſi fort la médiſance?

DORFISE (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien; je ſais comme je penſe:
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquille à l'abri de ſon nom.
Tout le parti prend en main notre cauſe,
Crie avec nous.

COLLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant;
Sacrifions un dîner innocent;
N'aiguiſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:

Je ne veux point le revoir ... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sageſſe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienſéance.
De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part ....

COLLETTE.

Pourquoi non ?
C'eſt très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre, on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne ;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par haſard, quand des dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument madame Bartolin.
On a des droits, & c'eſt tout : & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien, s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table

Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable ;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

EST-ce point lui ? Que je ſuis inquiete
On frappe, il vient. Collette, holà ! Collette ;
C'eſt lui ; c'eſt lui.

COLLETTE.

Non, c'eſt le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur inſipide joie !
Que leur babil eſt un trouble importun !
Chaſſez-les-moi.

COLLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon Grec.

COLLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, monſieur! Bon jour, monſieur! je tremble.
Aſſéyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit...
Pardonnez-moi, madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'eſt moi, qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.

(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive & fidelle!
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe.
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié ;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il eſt vrai, qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les graces d'un jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Où tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille ?
(*Elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord,
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième,

A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dis-moi pourquoi ce front charmant,
Et ſi Français, eſt coëffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce eſt en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux !
Que je voudrais parler grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grace naïve?
Que la nature entre nous ſe méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !
Que je bénis, monſieur, la providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde ;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh, oui, madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente :

Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la maſque! une femme infidelle!
Puniſſons-la, mon fils: ça, quelle eſt-elle?
De quel pays? quel eſt ſon rang, ſon nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & diſcret! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon, qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſur-tout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide & conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en ſemblerait?

ADINE.

Mais... je dirais, que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'eſt trop loin pouſſer la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels ſoupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des ſoupçons, que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même.
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup partout ce que je vois.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien...
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh, point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée eſt la vôtre ?
Mon bel enfant, je prétens... Ah ! pourquoi
Venir ſi-tôt m'interrompre ?... Eh, c'eſt toi !

SCENE III.

COLLETTE, DORFISE, ADINE.

COLLETTE (*avec empreſſement.*)
Très-importune, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'eſt monſieur Bartolin.

DORFISE.
Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient le barbare!

COLLETTE.
Le contre-tems eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.
Tant mieux, ô ciel!

COLLETTE.
Point, madame, tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête-à-tête,
Madame au fond de ſon appartement,

Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Collette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère!

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Collette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE (*à Collette.*)

Ecoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet.*)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qui m'aime!

COLLETTE.

Eh! taiſez-vous.
On vient; hélas! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

DORFISE (*allant au-devant de Bartolin.*)

MON cher monsieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier disait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux; je suis sincère;
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il est au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit & m'assomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE (*d'un ton caressant.*)

Que faites-vous? arrêtez-vous; holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE (*après avoir rêvé.*)

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papiers en état...
J'ai fait venir notre vieil avocat...
Nous consultions; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un...

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon sirop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends,
Qui marche encor, & tousse là-dedans.

COLLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(*Il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel! fait donc si bien,

Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie, il dit, tue ;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enſevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (*revenant, & tenant Adine par le bras.*)

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,

Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens ça, viens ça !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grace ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſsède.
A mon ſecours, tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN (*èmmenant Adine.*)

Allons, ſors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLLETE.

Le malin
Vous fit ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE (*en criant.*)

Ah l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Collette, un commiſſaire ;
Va l'accuſer.

COLLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCENE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mad. BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET) *toujours gaiment & avec vivacité.*)

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord,
Que je ſuis....

Mad. BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford ?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Eh bien, tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE (*d'un ton modeſte.*)

Pas encore ;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore ;
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce conſtrat.

DORFISE.

Les méchans

Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mad. BURLET.

Et tout honneur! la, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mad. BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux-pas-là t'adoucira la bile;
Tu ſera moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me vois;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*En élevant la voix & en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, mad. BURLET.

Mad BURLET (*à Bartolin.*)

QUEL vacarme !
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avouerai, je suis honteux, mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer,
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée ?

DORFISE (*à part.*)

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout de bon ?
Madame a pris fille pour un garçon ?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE (*à part.*)

Oh! oh! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé?
Le tour eſt bon. Mon dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encor à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſais;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mad. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE (*à Mad. Burlet.*)

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire;
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLLETTE.

COLLETTE.

BLANFORD eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!
(*à Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez. Faites vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

EN vérité, je me réjouis fort,
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.

Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux ;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon ! à son âge !
Ah ! les maris seront toujours bernés,
Jaloux & sots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, madame, à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous pensez qu'un jeune homme en effet
Se soit caché, là, dans ce cabinet ?

Mad. BURLET.

Assurément, je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dis le contraire ?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, & n'a pas l'œil bien sûr ?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême !
Qui ? moi ? jamais ; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?
Ah ! ma cousine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il eſt bon là ! moi je te calomnie ?

DORFISE.

Aſſurément, & je vous jure ici. . . .

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh fi !

Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux.
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien ;
Tiens : tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier partout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satyre.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que sans craindre, & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſures.
Hélas que faire ?

COLLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Collette, ah s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai, que j'ai ſu vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectacle.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.

Trop de vertu ſert à faire enrager ;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le chevalier MONDOR.

Moi ! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance ;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit, qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons, c'eſt aſſez, la ſageſſe
Ne me va pas ; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très cher, faire enſorte,
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;

Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! Que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon dieu ! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

A Vos deſſeins je ne puis rien comprendre,
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie,
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté ;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés ?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Collette ! hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe racroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne ſait où l'on va.

Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encor à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Collette,
Entends-tu bien ?

COLLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Dis-lui, qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu,
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLLETTE.

Oh ! qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mentir tant ſoit peu ; j'en conviens,
C'eſt un grand mal, mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant,
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez, après tout ;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure ;
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine, on vous le court partout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice ſur-tout.
Mais dites-moi, comment vous pouvez faire,
Pour ſupporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prends la choſe aſſez patiemment.
Ce n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre hiſtoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi; l'on dit, que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

Je ſuis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon ...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe, on m'en donne bien d'autres.
Si vous ſaviez, quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,

Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfiſe !
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine;
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué;
C'eſt malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, mad. BURLET.

Mad. BURLET.

QUOI ? toujours noir, ſombre, pêtri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit,

Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mad. BURLET.

Bon ! laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.
Adieu, monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, madame !

DORFISE.

Non, voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mad. BURLET.

Mon dieu ! parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford ſait déjà quelque choſe.

Mad. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe !
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment ? pourquoi ? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux ?
Tiens, je ſuis vive, & franche & familière;
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,

J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports, & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mad. BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt?...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mad. BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

BLANFORD.

Assurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait est net.

Mad. BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles pensées;
Je les admire; elles sont fort sensées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triste cervelle
De Dom-Quichotte a suivi le modèle;
Très-honnête-homme, instruit, brave, savant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage;
On y perdrait, ce serait grand dommage:
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,

De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte; & mon cœur vous confeſſe,
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura, par ſon caquet,
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,

Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle niéce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien affligeant;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.
C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Parait en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous le promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grace,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe....

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'eſt ſa couſine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfiſe à ſa toilette
M'a fait venir par la porte ſecrete.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorfiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, monſieur, je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon;
Et je diſais, que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidele.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré !
Eh bien, après ?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, monſieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels ſots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme ;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi moi,
Sans que je fuſſe hélas, trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie,
A deux génoux, de me ſauver la vie ;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron !
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture !
Ça, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez madame?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfiſe, vous, ce ſoir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même ſoir ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidele, & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, monſieur, ſe ſent trop prévenue,
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui ſuis fidele.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf...

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaiſir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'apprendre ?

Le chevalier MONDOR.

Oh, preſque rien:
Nous épouſons ta maîtreſſe.

BLANFORD.

Ah fort bien!
Nous le ſavions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot; ſe peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil ?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.

Ai-je raiſon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, où l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eſt trop ; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami ;
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe ;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe :
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque ;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin grec, ou je vais te noyer.
Viens, bel enfant !

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encor Adine ;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avouerai, qu'un ſeul déguiſement ;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorfiſe ;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-tems un bandeau trop épais ;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire ;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère ?

Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire;
Il ſe déguiſe; il ne ment point; ma foi,
C'eſt un complot, pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorfiſe enfin, Collette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juſte & ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUE devenir ? où sera mon asile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaisseau périt.
Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate.
Une cassete est mon unique espoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce soir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère,
Serait-ce encor un troisième corsaire ?
J'attends Adine, afin de savoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien justement la fortune me joue.
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, mad. BURLET *passant sur le théatre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH! madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot, de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mad. BURLET.

Souper, me rejouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mad. BURLET.

Ton destin, oui, ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? eſt-il ami fidele ?

Mad. BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus, avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour
Pour un enfant eut trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encor en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encor à l'inſtant de chez elle;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré... l'amour & la douleur

Sont dans ſes yeux : démentent-ils ſon cœur ?
Eſt-elle fauſſe ? & notre jeune Adine...
Quoi, vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-sûr ; la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;
Le chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime ?
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mad. BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude,
Vous vous jouez de mon inquiétude,
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorfiſe ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en. L'un des deux eſt un traître.
Répondez donc.

Mad. BURLET *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats.

Mad. BURLET.

Oh! mais auſſi cela peut n'être pas,
Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage!

Mad. BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui ſoit sûr?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laiſſe-là tout ce complot obſcur;
Point d'examen, point de tracaſſerie,
Tourne avec moi tout en plaiſanterie;
Prends ton argent chez monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie;

Connais le monde, & ſais le tolérer,
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère:
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETRE heureux! moi! le conſeil eſt utile;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! ſi la choſe était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même?
Quoi! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'effrayer?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine; elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité,
Dorſiſe m'aime, on eſt en ſureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours eſt coëffé de ſa nièce.
Que je la hais! mais quelle étrange eſpèce.. ..

(*Adine paraît dans le fond du théatre.*)

Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coëffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien, monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin,
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;

Vous en saurez les funestes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent tes alarmes?
Il est outré. Je vois couler ses larmes.
Que prétend-il ? Parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre ;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
Pour vous servir je faisais un effort ;
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE *finement.*

Il me paraît très-possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfise ! non. . . .

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous, j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence ;
Voici quelqu'un surement, qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE, *de l'autre à tâtons.*

(*Le théatre représente une nuit.*)

DORFISE

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'est vous ?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zèle
Pour ce que j'aime est à jamais fidele.

C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï ?
Mon cœur l'ignore ; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .

ADINE (*bas allant vers lui.*)

Paix donc !

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,
Il eſt caſſable ; ah qu'il ſera caſſé !
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance !

ADINE.

Quoi m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent ;
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;

Nous en allons aider monſieur Blanford :
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive ;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici, je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,

Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois, que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine ſi rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez sûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeller ?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler ?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître ?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être ?

ADINE *en riant.*

Qui que je ſois, de grace, taiſez-vous ;
J'entends Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE *en revenant avec la caſſette.*

J'ai la caſſette, enfin ; l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH! c'en est trop, arrête, arrête infame;
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE DERNIERE.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLLETTE, le chevalier MONDOR *une serviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas ! monſieur, ſeriez-vous point bleſſé ?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah !

Mad. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien : c'eſt monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable ;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins ;
Pour dire plus je te laiſſe à mâdame.
Mes chers amis j'ai démaſqué leur ame :
Et ce coquin . . .

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh, laisse là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorsise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser ;
Mais tout s'appaise, & tout doit s'appaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais ....

DARMIN.

C'est ma niéce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'est cet objet,

Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce haſard, mes bontés, ma conſtance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD, *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES,

Elle a été jouée à Paris sous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, *qui n'était pas son véritable titre.*

ACTEURS.

Le marquis du CARRAGE.

Le chevalier GERNANCE.

Le baillif.

MATURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, ſeconde femme de Dignant.

DORMÈNE.

COLLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village ; les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcene eſt ſuppoſée en Picardie, & l'action du tems de Henri ſccond.

LE

Maitre Bailli, Ces Sieges sont bien proches.

LE DROIT DU SEIGNEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

ECoutez-moi, monsieur le magister ;
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.

Plaisante question !
Eh que t'importe ?

MATURIN.

Oh! cela me tourmente,
J'ai mes raiſons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acante.
C'eſt un beau nom, il vient du grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur*; & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du grec?

LE BAILLIF.

Choſe certaine.

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il?

LE BAILLIF.

Ah! qu'il vienne
De Picardie, ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATURIN.

Je ne ſais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt:

Ma maîtreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom-là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux père Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Parait auſſi rechigner dans ſon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De ſupporter que Maturin la cueille.
Elle eſt hautaine, & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe ſa belle-mère,
Qui haut la main régente ſon vieux père,
Ce mariage en mon chef réſolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'eſt enfin: & de manière exacte
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte;
Car ſi je ſuis le magiſter d'ici,
Je ſuis baillif, je ſuis notaire auſſi;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes preſſant.

MATURIN.

Et très preſſé.... Voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être ſeul !... il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'eſt très bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Collette à votre ſacrement,
Mons' Maturin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche, & coq de mon village.
Collette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Collette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, magiſter trop rétif ?

LE BAILLIF.

Oui, j'entends bien ; vous êtes trop hâtif ;
Et pour ſigner vous devriez attendre
Que monſeigneur daignât ici ſe rendre ;

Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment ?

MATURIN.

Eh oui : ma tête eſt peu ſavante ;
Mais on connaît la coutume imprudente
De nos ſeigneurs de ce canton picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouſes.
Des Maturins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLIF.

Mais il eſt fort honnête.
Il eſt permis de parler tête à tête
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine ;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du ſeigneur ;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien long-tems,
C'eſt établi... ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout.... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monſeigneur s'étaient rendu les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands ſots !

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les ſeigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas pêtris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ?
Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.

Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance,
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon : ça tourmente.
Les Maturins & les godeluraux,
Et les baillifs, ma foi ſont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'eſt très-bien dit, Maturin, mais je gage,
Si te valets tes tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſambleu, vous m'avouerez auſſi,
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie,
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien,
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal!
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATURIN.

Féodal! qu'eſt-ce?

LE BAILLIF.

Il tient ſon origine . . .
Du mot *fides* de la langue latine :
C'eſt comme qui dirait....

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(*Il menace le baillif, qui parle toujours en reculant; & Maturin court après lui.*)
Je ſuis baillif; ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monſeigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois....

MATURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit baillif!

LE BAILLIF (*en s'en allant.*)

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCENE II.

MATURIN *seul.*

CHIEN de baillif ! que ton latin m'irrite !
Ah ! sans latin marions-nous bien vîte ;
Parlons au père, à la fille sur-tout,
Car ce que je veux, moi j'en viens à bout.
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre, & je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, & son allure est fière ;
Moi je les suis : & dès que je l'aurai,
Tout aussi-tôt je vous la réduirai ;
Car je le veux. Allons....

SCENE III.

MATURIN, COLETTE, (*courant après.*)

COLETTE.

JE t'y prends, traître.

MATURIN (*sans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATURIN.

Si fait... bon jour.

COLETTE.

Maturin, Maturin!

Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons jours je suis fort étonnée,
Et tes bons jours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me faisais faire
Par le baillif qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien:
Tout est passé, lâche! tu me delaisses?

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATURIN.

Mais je t'aimais; je n'aime plus. Le diable

A t'épouſer me pouſſa vivement,
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Maturin, me quitter pour Acante!

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon:
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La choſe eſt faite. Adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur: ma famille

A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Le monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine inſolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppoſe
A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voiſine,
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.

Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATURIN.

Très-volontiers ! ... tout ce train-là me laſſe ;
Je ſuis têtu ; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés :
Car je ſuis riche.... Or, beau-père, écoutez ;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel ; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller ; & ma fille
Relevera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront préſidens,
De monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens : & quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien ; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De monſeigneur ; il eſt encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être.
A tous ſeigneurs tous honneurs.

COLETTE (*à Maturin.*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATURIN.

Voiſin,
Notre baillif t'a donné ſa folie.
Et ! dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique
De père en fils dans cette terre antique.
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre baillif dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au-deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monſeigneur ; je vis de ſes bontés,
Je lui dois tout ; j'attends ſes volontés ;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCENE V.

Les acteurs précédens, madame BERTHE.

MATURIN (*à Berthe qui arrive.*)

MA belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a déſobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à-peu-pres avec rien;
J'en ſuis content; & je dois me promettre
Que monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin,
Et quand la choſe une fois ſera faite,

Il faudra bien, me foi, qu'il la permettre.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le baillif lui prêtre.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire:
C'eſt modeſtie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſates par-là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh ! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche :
Quels ſots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le baillif.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc ! ſans ſourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, & laiſſons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens ;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien ;
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,

Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*Ils sortent.*)

ACANTE.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Maturin ?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux .... que sait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu non.
Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne sais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ? ... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne ſais guère
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles ;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint ?

ACANTE

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah ! le plaiſant château !
De Maturin le logis eſt plus beau ;

Et Maturin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame eſt bonne.
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène, & cette vieille dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les vois ;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi ;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & monſieur Maturin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe ; mais enfin
J'ai quelque eſpoir : que ton conſeil m'aſſiſte.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du ſeigneur?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée : & l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très-grand myſtère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très-alerte, & conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit par devant le baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifie !
Chère Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLIF, PHLIPE son valet.

LE BAILLIF.

MA robe, allons.... du respect... vîte Phlipe.
C'est en baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis baillif; je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De Matrimonio.... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF *écrit.*

Bon,
Colette.... Il faut dire enfuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, monſieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

Ça, vingt-ans, paſſe : ils ſont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, monſieur, ne fait rien à la choſe ;
Et jeune ou non, ſachez que je m'oppoſe
A tout contrat qu'un Maturin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Ça, vous avez des raiſons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLIF.

Dites-les.... Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, monſieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil ;
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monſieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari ſans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

En légitime nœud.... quelle malice !
Ça, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au-lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, monſieur, pouvais-je deviner
Que Maturin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance ;
Je l'écoutais, & c'étais en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Maturin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLIF.

En abuser ! mais vraiment, c'est un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons.... Laquelle nous remontre:
Que Maturin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté:
Laquelle insiste, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur,
Dit Maturin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée;
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels attentats encontre vous sont faits;
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,

Enormités ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'eſt pas tout : il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh rien ne produit rien.
Traître baillif, qu'entendez-vous ?

LE BAILLIF.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ſes procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.
(*il ſe lève.*)
Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif !
Je ſuis déboutée ?

LE BAILLIF.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,

Nous procédons à la concluſion.

COLETTE.

Non, non, baillif, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura ;
De monſeigneur le droit ſe maintiendra.
Je ſuis baillif, & j'ai les droits du maître :
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
A faire à moi quand vous vous marirez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée ;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Maturine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air,
Je ne ſais quoi de brillant & de fier ;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.

Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

COLETTE.

Moi ? non ; jamais.

ACANTE.

Le baillif Métaprose
M'en a prêté.... Mon dieu la belle chose !

COLETTE.

En quoi si belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, si tendres, si galans !

COLETTE.

Oh Maturin n'est pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai passée !
Que les romans font naître de pensées :
Que les héros de ces livres charmans
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde.
J'étais au ciel.... Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur !
Le cœur tout plein de ce grand étalage,

De me trouver au fond de mon village !
Et de descendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Maturin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province ?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit ; ah ! qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse, & légère,

Peut m'en reſter.

ACANTE.

Je l'ai diſtincte & claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe & bondiſſant ;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret monſeigneur ?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux

Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous ?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point, mais il eſt cauſe
Que l'ayant vu je ne peux à préſent
En aimer d'autre, & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne ?
J'avouerai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appellait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer ;
Et réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur eſt l'appas qui nous prend.
Que monſeigneur, ô ciel ! eſt différent !

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère ſage ?
Ça, qui des deux te déplaît davantage,
De Maturin, ou de cet effronté ?

ACANTE.

Oh Maturin !... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais monſeigneur eſt bon : il eſt le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me parais ſi belle.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je crois
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE

Nous les verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Maturin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.

Je vais prier Dormène de m'aider.
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne !
Laure, ſur-tout, cette vieille perſonne,
Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

QUEL chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.

On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom l'idiote ! Allons, ça, Maturin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.
MATURIN *approche sa main, & veut l'embrasser.*
Ah ! palsamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne & détourne la tête !

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas, vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courrier : c'est je pense un des gens
De monseigneur ; oui, c'est le vieu Champagne.

SCENE V.

les acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne
Nous avons ſauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage,
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge:
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous ſerez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon? tant mieux!
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle... Ah ah, c'eſt toi, Colette,
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite,
Maturin eſt ton mari?

COLETTE.

Mon dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'iſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien : je réponds ſur mon ame,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce ſeigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé,
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE (*à Acante.*)

Bon, tenez ferme.

MATURIN.

Eſt un ſot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (*à Colette, en s'en allant.*)

C'est très-bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

(*Ils sortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déjà le chevalier Gernance ?

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on m'arie une fille;
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Maturin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſsède Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je men ſouviens : vôtre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle eſt très-fraiche : elle eſt de qualité ;
Cela convient à votre dignité.

Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous elle ſent trop ſa dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monſeigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici.
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé ; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron faiſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les alarmes.

Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vîte.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit, c'eſt monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe;
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER chevalier, que mon cœur eſt en paix !
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères.
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vuide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir partout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.

En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête ?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maîtreſſe eſt ſage ;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment,
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourrez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais entre nous ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,

Perdit ſes biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut aſſaſſiné.
J'étais enfant; ſon ſort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui ſe grava dans mon ame ſenſible.
Utilement témoin de ſes malheurs,
Je m'inſtruiſais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous ſeriez raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'eſt mon deſſein;
J'y penſe quelquefois, mais c'eſt en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous préſage
Que vous ſerez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'eſt pas raiſonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on eſt un peu ſon maître;
J'en fis l'épreuve, eſt ſage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raiſon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejettai ce deſir paſſager,
Dont la pourſuite aurait pu m'affliger,
Dont le ſuccès eut perdu cette fille,

Eut fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eut privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point pêtri votre branche & la mienne.
Quoi, vous pensez être dans tous les tems
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte,
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encor à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire ? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots :
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur & la vertu se fonde.
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,

Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auſſi.

LE CHEVALIER.

Très-humble ſerviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaiſie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon,
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préſerve!
Il faut ſavoir être maître chez ſoi;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philoſophie
Ma paraît toute à rebours du bon ſens;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici la noce ; allons, égayons-nous.
C'eſt Maturin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, & la mère, & la tante,
C'eſt le baillif, Colette & tout le bourg.

ACTE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLIF *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En ſuis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouiſſance,
Nous préſenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus.....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard ; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez !... Notre gros Maturin,

La belle Acante eſt votre proie enfin ?

MATURIN.

Ouida, monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monſeigneur, vous me rendrez juſtice ;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis....

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, baillif, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raiſon chéri
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême ;
Eh bien chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un ſerviteur fidele.
Votre ſageſſe à mes yeux ſatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve allégreſſe.

LE BAILLIF.

Et votre droit, monſeigneur, le tems preſſe.

MATURIN.

Quel chien de droit ! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Maturin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, baillif, en homme ſage,
D'arranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer,
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon couſin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ſerez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLIF, les autres acteurs.

MATURIN.

QUE disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je sorte ?

LE BAILLIF.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATURIN (*au baillif.*)

Mais doit-on ?...

BERTHE.

Eh quoi, benet, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur ;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté,
(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'eſt un devoir de votre piété,
N'y manquez pas .... O fille toujours chère ! ...
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis, ils ſont pour moi ſacrés ;
Je vous dois tout. .... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois .... de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais, mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvoit ſur vous les verſer déſormais,
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE (*à Acante.*)

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Maturin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur ma bat .... que deviendrai-je, hélas !

SCENE IV.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE.

MATURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître baillif, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLIF.

C'eſt la condition, *ſine quá non.*

MATURIN.

Sine quá non ; quel diable de jargon!
Morbleu ma femme eſt à moi.

LE BAILLIF

Pas encore :
Il faut premier que monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATURIN.

Ces maudits us quels ſont-ils?

LE BAILLIF.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée ;
Puis monſeigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'eſt la règle.

MATURIN.

Allons paſſe.

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monſeigneur avec grace
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la conſidère,
Il examine à fond ſon caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien ;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLIF.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici,
Pour écouter ſa femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari se retire ;
Point de raisons.

MATURIN (*sortant.*)

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;
Songe sur-tout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend, je suis toute éperdue.

LE BAILLIF.

Asséyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *seule.*

IL eſt aimable .... ah ! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente ;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...
Où ſuis-je ?... on ouvre ? ... à peine j'enviſage
Celui qui vient .... je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASSEYEZ-VOUS. Lors qu'ici je vous vois,

C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire ;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'aſſéyant.*)

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe ; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfaiſance ?
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiérs que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans ſa poche.*)

Donnez-les, belle Acante,
Je les lirai ; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts : ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plû ; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins, comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuſe ?
J'en ſuis fâché . . . Vous deviez être heureuſe.

ACANTE.

Ah! je le ſuis un moment, monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchiſe ;
Tous vos ſecrets ſeront en ſureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien, & j'avouerai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos loix me retient pour jamais;
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Maturin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*approchant son fauteuil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me seraient horribles,
Mais que je puisse avoir des jours paisibles;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empressement.*)

Eh! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, & dans votre personne,

(*Ils s'approchent*)

Dans vos discours si nobles, si touchans

Qui ne ſont point le langage des champs !
Je l'avouerai, vous ne paraiſſez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur ?
Partout on a de l'eſprit ; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage :
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me ſurprend, . . . je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah ! que pour moi votre ame eſt indulgente !
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature ;
C'eſt vous ſur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; ſon mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,
Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*Il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouſer Maturin ?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avouerai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduiſit au-delà de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il eſt vrai, mais noble & révérée,
Pleine d'eſprit, de ſentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer: votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eſt avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en êtes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut-être;
Je ſouffrirai, mais je ſouffrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites-moi, s'il vous plaît;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſu vous connaître,
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...

Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux ?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle.... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS (*s'approche un peu.*)

Elle vous aime,
Elle a raiſon... J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déjà commencée,
La noce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux !
Qu'il le devient chaque inſtant davantage !

LE MARQUIS (*Ils s'approchent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage
(*Il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE (*s'approchant un peu.*)

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer...
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(*Il s'approche encor.*)
Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.
(*Elle s'approche.*)
Mais.... le tems preſſe, il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....
(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte ciel ! ſi j'écoute !

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF, MATURIN.

MATURIN (*entrant bruſquement.*)
Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.
Eh quoi! ſi-tôt?

LE MARQUIS (*tirant ſa montre.*)
Il eſt vrai, mon ami.

MATURIN.
Maître baillif, ces ſiéges ſont bien proches;
Eſt-ce encor un des droits?

LE BAILLIF.
Point de reproches,
Mais du reſpect.

MATURIN.
Mon Dieu! nous en aurons
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.
Nous verrons.
Eh!
(*Il ſonne.*)

UN DOMESTIQUE.
Monſeigneur!

LE MARQUIS.
Que l'on remène Acante.
Chez ſes parens.

MATURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel ! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS (*sortant d'une autre côté.*)

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

DIs-moi, baillif, ce que cela figure ?
Notre seigneur est sorti bien fournois :
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais assez ses honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires ;
Je me marie.... il s'en va tout pensif !

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATURIN.

Maître baillif,
Je pense aussi. Ce, *nous verrons*, m'assomme ;
Quand on est prêt, *nous verrons* ! Ah quel homme !
Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis
Chez mes parens de naître en ce pays !
J'aurais bien dû choisir quelque village,
Où j'aurais pu contracter mariage

Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage !

LE BAILLIF.

C'eſt pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle...
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grace au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(*Il s'assied à une table.*)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher, par un sage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse & le sort abattu,
A mes bienfaits doivent des jours prospères :

Dormène seule a tous ces caractères ;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir ... d'abord écrivons-lui
Un compliment ... mais que puis-je lui dire ?
Acante est là * qui m'empêche d'écrire ;

* *En se cognant le front avec la main.*

Oui je la vois ; comment la fuir ? par où ?

(*Il se relève.*)

Qui se croit sage, ô ciel ! est un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai sans doute.

(*Il finit sa lettre.*)

Holà ! quelqu'un... Je sais bien qu'il en coute.

SCENE II.

LE MARQUIS, un domestique.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où ?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'est Dormène
A qui j'écris... on a bien de la peine
Avec ses gens ... tout le monde en ces lieux

Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, madame BERTHE. MATURIN.

MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du ſeigneur ;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître,

Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Expſique-toi.

MATURIN.

C'eſt un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite...
Holà ! quelqu'un..... ne perdez point de tems ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE (*à ſon mari.*)

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher ?

Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la faiſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah ! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non, vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait preſque promis

De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe
Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
Je n'ai paſſé que pour ſon raviſſeur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de ſon crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eſt pêtri des vices de ſon père,
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté?

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encor ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ! . . . j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh liſons vîte . . . . Une table à l'inſtant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître !
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire,
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

PARDONNEZ-moi, j'allais chez vous, madame,

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encor entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Germance est coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison...

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien,

DORMENE.

Apprenez donc.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT : *quelques* domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATURIN.

MATURIN.

TOUT va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'eſt peut-être un peu tard,
Chacun ſon bien. Tu-dieu quel égrillard !

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez ſoudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle : ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en appprocher.

MATURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez . . .

MATURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.

Droit du ſeigneur, femme que l'on enlève!
Défenſe à moi de lui parler..... Je crève.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé.
Conſolons-nous, le plus fort eſt paſſé.
(*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera ſur elle,
Voilà le monde: & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*à Dormène.*)
Eh bien parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut bien, monſieur?
Apprenez donc le comble du malheur:
C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte misère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! O ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre :
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.

(*Le marquis lit.*)

C'eſt ma parente ; & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ? que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons !
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.
Ah pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux oſe chez moi ſe rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah monſieur, je le vois,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paſſe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, & que ſa vue
N'accroiſſe pas le chagrin qui vous tue ;

C'eſt

C'eſt à moi ſeul de l'entendre, & je crois
Que ce ſera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
(*en regardant de loin.*)
Il ſemble, ô ciel! qu'il connaiſſe ſon crime.
Que dans ſes yeux je lis d'égarement!
Ah l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit ... le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'eſt quelque choſe.
(*Tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Gernance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin ſe cachant le viſage.*)

AH! monſieur.

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous?
Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! eſt-il bien poſſible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur ;
Je ſuis un libertin, mais point menteur ;
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène ;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens,

Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main;
Dans cet état, ſa grace attendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tanſé ma hardieſſe!
Oui, j'ai cru voir une chaſte déeſſe,

Qui rejettait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comme ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la misère,
Dans le baſſeſſe, & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens; cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;

Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras ;
Elle revient des portes du trépas.
Alors ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue,
Ah ! je crois voir Gernance !... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui ... je meurs ... à ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement ;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez-moi, lors qu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

QUEL jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon !
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom ;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon père ;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits,
Par un hymen que reprouvent nos loix.
La triſte Laure, ô penſée accablante !
Fut criminelle en faiſant naître Acante ;
Je le ſais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable !
Acante hélas ! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe ; & je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du déshonneur ;
Il ennoblit la honte de ſes pères ;
Et cependant, ô préjugés ſévères !
O loi du monde ! injuſte & dure loi !
Vous l'emportez....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MADAME, inſtruiſez-moi.
Parlez, madame, avez-vous vu ſon frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi ; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ſa naiſſance illégitime !

DORMENE.

Hélas !
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*reliſant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était ſans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa, ſon deſtin fut affreux.

Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village !
A ce beau ſang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle eſt ſans biens, l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos deſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu ?
O juſte ciel ! qu'avez-vous réſolu ?
Que faire enfin ?

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Opprima Laure, & fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen ; & c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt trop .... mon cœur eſt ulcéré.
Oui, c'eſt un crime .... il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux. ...

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais .... lui ſervir de père.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui .... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment, trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas !...

Madame, un mot : conſeillez-moi de grace :
Que feriez-vous s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous tems je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit.

LE MARQUIS

Ah !...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, madame,
En quel état eſt Acante ?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe ;
Soyez ici ſouveraine maîtreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

DORMENE *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il eſt troublé ! j'en juge par ſa lettre ;
Un ſtyle aſſez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour très-ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien ſenſible !
Quoi ! voudrait-il ? . . . cela n'eſt pas poſſible.
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent ? . . . demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée ?
L'amour encor n'eſt point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il eſt triſte, ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FAISONS la paix, chevalier, je confeſſe
Que tout mortel eſt pêtri de faibleſſe,
Que le ſage eſt peu de choſe ; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,

Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime ;
Je suis encor le maître de moi-même ;
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, monſeigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe ?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie ;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien ?

COLETTE.

Oui l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui ;
Qui vous voudrez, j'obéis ſans replique.
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !
Le beau préſent ! que monſeigneur eſt bon !

Que Maturin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
De ce pays je ſerai la première.
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déjà pleinement réuſſi ;
L'une des trois eſt déjà fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée,
Ma chère Acante !

LE CHEVALIER (*en regardant le marquis.*)

Elle doit être aimée,
Elle le ſera.

LE MARQUIS (*au chevalier.*)

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,

Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le ciel en ſoit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant monſeigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il eſt plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'eſt, ſans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière,
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite.
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.

Mon cœur reſſent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Nonde l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt:.... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais monſeigneur le marquis qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère...
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela ?
T'ais-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEMEUREZ ſans me craindre.
Le marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah ! reſte ici : ce raviſſeur m'accable.

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis, mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTE.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame ! . . oh oh ! quel eſt donc ce langage ?

ACANTE.

Ceſſez, monſieur, ce titre eſt un outrage ;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire,

Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'eſt cher : allez, vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, monſieur !

COLETTE (*à Acante.*)

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais ;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le deſire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous offenſez.
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure ;
Mais je prétends reſter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.

Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, ſuis ton brillant deſtin,
Et je retourne à mon gros Maturin.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HELAS, madame, une fille éperdue
En rougiſſant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur ?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père !
A ce méchant au-lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;
Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère !

DIGNANT.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

ACANTE.

Que dites-vous ?

DIGNANT.

Non, je ne le ſuis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de ſi charmans appas
Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement inſigne
De votre ſort; & ſur-tout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle!... Eſt-il vrai.

DORMENE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?

Ah ! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De monſeigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom.

ACANTE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de ſon ſang ! ah ! s'il était ainſi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé .... je ne ſais quoi l'accable :
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS (*au chevalier.*)

Il ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit.
Bientôt l'abſence affermira mon ame.
(*appercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous ſerez convaincu
Qu'avec ſang froid je règle ma conduite.
De ſon deſtin Acante eſt-elle inſtruite?

ACANTE.

Quel qu'il puiſſe être, il paſſe mes ſouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puiſſe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eſt une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;

Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(*à Dormène.*)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offenſe,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas.
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſuffire à vos bienfaits ;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ſerait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiſſolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma ſurpriſe

Et si puissante, à tel point me maîtrise,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, madame ;
Je vous soumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais seconderez-vous mon bienfaicteur ?

DORMENE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et.... vous.... Acante....

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur....

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, monsieur...

LE MARQUIS.

Acante.... vous.... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de ses tristes jours
Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux.... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,

Riche. . . . contente . . . . autant que je le peux.
J'aurais voulu . . . . mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées . . .
Un autre bien que le cœur peut sentir
Eſt dangereux . . . . Adieu . . . . je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma ſœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe . . . . Ah c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçois. . . .
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime . . . .
Mon état change, & mon ame eſt la même ;
Elle doit être à vous . . . Ah permettez.
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités ?
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus...
Acante....

ACANTE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous paierez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
Soyons heureux.... Oui.... recevez ma foi,
Aimable Acante; allons que je vous mène
Chez votre mère.... elle ſera la mienne,
Elle oubliera pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur:
Je fus bien fou: ſon cœur fut inſenſible;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES.

Cette petite comédie est un impromptu de société, où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi Stanislas *duc de Lorraine en* 1749.

ACTEURS.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correſpondant de M. Duru.

MARTHE, ſuivante de madame Duru.

La ſcène eſt chez madame Duru, dans la rue Thévenot à Paris.

LA FEMME QUI A RAISON. Acte 3. Scene 2.

Mr GRIPON
Il faut conclure tout.

Mr DURU
Tout est assez conclu.
Vous radotez

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAIS, mon très-cher marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? Le cas est inoui.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche;
Je me crois honnête-homme, & je suis assez riche.

Nous vivons fort gaiement, nons vivrons encore mieux;
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord; mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous de conſeils d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?...

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement,
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin,
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez...

Mad. DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour monſieur Duru, mon ſeigneur & mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez je penſe.
Qui!, vous? Vous, du reſpect pour un monſieur Duru?

Fort

Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage;
Tenir, ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.
Vous êtes demoiſelle, & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec monſieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce monſieur faire beaucoup d'honneur,
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encor aller ſacrifier
Votre charmante Eriſe au fils d'un uſurier?
De ce monſieur Gripon, ſon très-digne compère?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire:
Il l'avait fort à cœur, & par reſpect pour lui,
Vous deviez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaiſantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir dans ſa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mad. DURU.

Hélas! à vos deſirs je voudrais condeſcendre;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême;

Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de marquis ſa groſſe ame étonnée,
Croirait voir ſa maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colère,
Daignez former, madame, un ſi tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel ! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez belle Eriſe,
Fléchiſſez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu;
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah! madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;

Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire ?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

AH ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.

Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur,
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce après tout ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même;
Mais madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable?

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans ſon cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.

Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix :
Je ſens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah !

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

Mad. DURU.

Oh ! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père :

Sa fortune déjà commençait à se faire :
Il eut l'art d'amasser & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & sur-tout la dépense.
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il réléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat ;
Au régiment du Roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Grippon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous soient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas ! consultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche ; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut surement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde :
Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, & quand ? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA monsieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce sont ses propres mots, faut-il qu'il entre ?

Mad. DURU.

Hélas !
Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCENE V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.

Si tard, monsieur Gripon, quel sujet vous attire ?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mad. DURU.

Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;
Ils le feront du moins, & sans beaucoup attendre.
Lisez.

(*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre est très-net, que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt ; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité

De dépêcher la choſe avec célérité.

Mad. DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs deſirs il faut preſſer l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame ſa femme, & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi !..
Je ſuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi.
Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, ſi-tôt ?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de conſulter,
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter ?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour ſe bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu ſon conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous le voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte eſt en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.

(*à Eriſe.*)

Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le marquis lui fait de grandes révérences.

(*à madame Duru.*)

Or ça, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grace & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau monſieur là ?

(*à madame Duru.*)

A demain donc, madame ; une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh ! que faites-vous donc vers le ſoir ?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On ſe lève avant jour ; ainſi fait votre père.
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent ;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, madame.

Mad. DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE (*l'arrêtant par le bras.*)

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi ?

MARTHE.

Sans vous déplaire.
Peut-on vous proposer une excellente affaire ?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils ?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure ?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON (*à madame Duru.*)

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(*Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien! vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain, ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traîté,
Qui mette pour jamais nos droits en ſureté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiète,
En revenant demain trouve la noce faite.

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique :
S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison,
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous ?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.
Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT ! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi ! deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher ;
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
Nes-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non ; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortites-vous d'ici,
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,

Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans!
Si vous ſaviez ...

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Sifait, ſifait.

DAMIS.

Comment? Vous auſſi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à madame Gripon.

Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Ouida, quand les contrats seront fait & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi? Ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette, ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seul avec mon fils, compose ma maison;

L'été ſans évantail, & l'hyver ſans manchon;
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barême,
Et ſait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pied.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérance,
Vient-il ici ſouvent?

DAMIS.

Oh! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Moriginer bien-tôt cette tête légère;
Mais ſur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Apres avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, monſieur, je vais ... me coucher ... Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai long-tems éveillé par l'amour.
(*Il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

LES romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon père eſt bien plus détraquée.
Il veut incognito rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela? quel projet ſans raiſon!
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et ... mais voici monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUELLE réception après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France.

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DURU.

O ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quelle horrible luxe elle s'eſt emportée !
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée ;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire :
M'en voilà bien payé ; que réſoudre, que faire ?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour compère. Eh bien vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui je le crois, il eſt fort triſte de vieillir ;

On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les loix violées!..

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.
(*Il montre ſon porte feuille.*)
Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Il faut ſe conſoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,

A venir déjeûner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encor un peu, de reſter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;
On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine, au contraire;

Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu,
Et cet après midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là ... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle ? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens ?
Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU *ſeul.*

LEs affaires vont bien ; quant à ce mariage,
J'en ſuis fort ſatisfait; mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux, & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*On ſonne.*)
J'entends une ſonnette & du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH ! quelle eſt cette jeune & belle demoiſelle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille ? Mais ... j'en ai peur : en effet,
Elle eſt bien faite au moins, paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtreſſe, en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes ſuivante ? & de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU (*à part.*)

Je veux de la fripponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi ! monſieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de monſieur votre maître,
Et de monſieur Gripon. Je peux très-aiſément

Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, monsieur, le tems presse;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre.
Qu'est-ce tenir maison?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le vois.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît !

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monſieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'eſt pas ſans regret ; mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,

Produit tous ces excès avec cette dépense !

MARTHE.

Quelque amant ! vous osez attaquer notre honneur ?
Quelque amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête, & trop douce personne ;
Et vous êtes un sot avec vos questions.
(*On sonne.*)
J'y vais... Un impudent, un rodeur de maisons.
(*On sonne.*)
Tout-à-l'heure... Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles !
(*On sonne.*)
Eh ! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà
(*On sonne.*)
Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *seul.*

JE ne sais si je dois en croire sa colère;
Tout ici m'est suspect; & sur ce grand mystère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je? Un beau monsieur sortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maison!

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de madame Duru, en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADIEU, madame.
Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce ſoir encor ? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas ; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés ; au lit ; rendez-vous ; porte cloſe ;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe.

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents ?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah ſcélérate !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monſieur, qui parlez ſeul ainſi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monſieur Duru, peut-être,
Ne ſerait pas content de vous y voir paraître.

LE

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons ſi commodes,
Le connaiſſez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il eſt aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiſſez fort madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment :
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez beſoin de ſa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maiſon.

M. DURU.

Je le vois... De monſieur je ſuis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guère.
Soyez le bien venu; prenez ſur-tout le ſoin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.

M. DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au Marquis.*)

Que l'enfer... Mais, monſieur, qui gouvernez madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici ?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*Il entre chez Erise & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille :
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice ! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

EH ! mon dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte,
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire.
Je ſuffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Eſt-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

Juſte ciel! & comment ſon frère l'avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne ſais ; il paraît qu'il eſt extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour ſon agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſais rien : cet homme eſt ſi bizarre !

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, monſieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari!... J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari!

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.
A mon père, monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fiévre le ſerre !

LE MARQUIS.

Ah! daignez condeſcendre!...

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU *regardant le marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?
Serait-il point aussi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte

Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait ?

ERISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur,
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité,
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mère, & pour cauſe . . .

ERISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée; elle a pris tant de ſoins. . . .

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi, dans ce logis, je ne peux voir perſonne ?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.

Vous voilà bien au fait ; je vais avec madame,
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Ecrivez à son père un détail si charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement ! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée !

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAIS Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.

J'arrive ; & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme ! holà, qu'on m'ouvre.
(*Il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! ton maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme ! oh ! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer !

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oui ! oui : je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours !

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez ; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,
Votre femme eſt inſtruite, & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme ; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille ; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. DURU.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas ?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes,
Elle s'habille en hâte; & mon fils ſon cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juſte ciel! quoi! ton fils n'eſt pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, ſans doute.

M. DURU.

Le diable eſt donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous paierez bien cher ce déteſtable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'eſt moi qui ſuis maître.
Approfondiſſons tout; je prétends tout connaître;
Fais deſcendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de ſon père, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne ſaurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un commiſſaire, il faut verbaliſer,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours ſans tant jaſer.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O Voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſur-tout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

QUEL eſt cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etes-vous avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah ! traître !
Etes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.

Quelle eſt-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le vois.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GUIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
D'établir au plutôt & ſa fille, & ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommés par ſa clauſe;
Mais le plus fort eſt fait; le reſte eſt peu de choſe.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme....

M. GRIPON.

Ah! c'eſt-là cet ami du logis.
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le commiſſaire,
Vingt huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maiſon,
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaſſer d'ici! Toi ſcélérat, fauſſaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCENE V & DERNIERE.

M. DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *ſortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU *dans le fond.*

MON carroſſe eſt-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce vieux viſage,
Qui ſemblait ſi ſurpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt agent.

M. DURU *en colère ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Ah, que vois-je! quels traits! c'eſt lui-même, & mon ame..

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle eſt changée! elle n'a plus, ma foi,

De

De quoi raccommoder ſes fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi ! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux ? . . .

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père !

Mad. DURU.

Daignez jeter, monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin . . . .

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de madame ?

DAMIS.

A vos pieds . . . .

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon ; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi ? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin ?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouſe, une fille.

Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans,
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère !
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oisif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage !
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

D'AMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ERISE.

Eh ! bon dieu quel langage !

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous, quelques préjugés,
Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,

Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris ſur moi les ſoins;
Je me refuſai tout pour leur laiſſer, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en ſus placer le fonds, il eſt en ſureté.

M. DURU.

Oui.

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il ſervit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis:
Il fallait cultiver, non forcer la nature.
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture.
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat, un très-bon officier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille:
La paix & les plaiſirs règnent dans ma famille;
Nous avons des amis: des ſeigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiement paſſant la ſoirée.
La chère eſt délicate & toujours modérée.
Le jeu n'eſt pas trop fort; & jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grace au ciel, cauſé de repentirs.
De mon premier état je ſoutins l'indigence;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.
On doit compte au public de l'uſage du bien,
Et qui l'enſevelit eſt mauvais citoyen;

Il fait tort à l'état, il s'en fait à ſoi-même.
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aiſance.
Le prix de nos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Etre riche n'eſt rien : le tout eſt d'être heureux.

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je ſouffrirais que pendant mon abſence
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mad. DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non; je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,
Serez-vous inflexible !

Mad. DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous
Cà demande du tems.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous :
Tous ces gens-là, monſieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendit que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que dieu vous revoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penſes-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais après tout que faire ?
La choſe eſt ſans remède, & ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un ſi-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus. Et puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie;
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés ?

Mad. DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*Il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux :
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſième & dernier acte.

LE TEMPLE
DE
LA GLOIRE.

Féte donnée à Verſailles, le 27 Novembre 1745.

PRÉFACE

APRÈS une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur ; le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *temple de la gloire.*

Il était tems d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante, que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastazio* dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI.* osa faire chanter des maximes de morale; & elles plûrent ; on a mis ici en action, ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction & sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine & romanesque que le trône de la gloire, élévé auprès du séjour des muses, & la caverne de l'envie, placée entre ces deux temples. Que la gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes ; c'est cette estime des contempo-

rains, qui assure celle de la postérité ; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitiens*, *Louis XII.* au-dessus de *Louis XI.* & qui a distingué *Henri IV.* de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, & exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les conquérans injustes & sanguinaires dont le cœur est faux & farouche.

Bélus, enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuses doivent lui ouvrir ce temple ; mais il en est chassé par les muses qu'il dédaigne, & par les dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse & aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte ; dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la gloire ; il la voit, il en est touché un moment ; mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dus à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes & effrené dans ses voluptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrième acte ; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs romains, qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & sociables, & qu'il les couronnait par la justice ; plus connu encor par ses bienfaits que par ses victoires ; il était humain, accessible ; son

cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté, dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la colomnie : il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé ; il dépoſait avec ſes amis, le faſte de l'empire ; fier avec ſes ſeuls ennemis ; & la clémence prenait place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encor cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encor des heureux, elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, & la gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple, il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être le bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet ; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un tems où ces ſeules idées doivent plaire.

ACTEURS ET ACTRICES
CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU COTÉ DU ROI,
Huit femmes & seize hommes.

DU COTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & seize hommes.

Musettes, hautbois, bassons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

Une muse.

Démons de la suite de l'envie.

Muses & héros de la suite d'Apollon.

ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit démons.

Sept héros.

Les neufs muses.

LA GLOIRE
Ie vais le recompenser.

H. Gravelot inv. J. B. Chatelain Sculp.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théatre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne, une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fonds, & les berceaux des muſes qui ſont ſur les ailes.*

L'ENVIE & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit ?
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le dieu qui me pourſuit.
Les muſes & la gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple !

Que leur éclat bleſſe mes yeux!
Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire;
Nous allons renverſer ces affreux monumens,
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du tems.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des muſes que je hais embraſez le bocage,
Ecraſez ſous ces fondemens,
Et la gloire, & ſon temple, & ſes heureux enfans,
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent & forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies, étonnées à ſon approche; il ſe voit interrompu par les ſuivans de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, ſuivi des muſes, de demi-dieux & de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.

Fuis mes traits, crains mes feux, implacable furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses & demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les HÉROS *& les demi-dieux saisissent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse,
Il est immortel comme nous:
Qu'il souffre un éternel supplice.
Que du bonheur du monde il soit infortuné;
Qu'auprès de la gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre, & laisse voir* le temple de la gloire. *On l'enchaîne aux pieds du trône de cette déesse.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des dieux, ſur ce côteau paiſible :
La gloire & les muſes ſont ſœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe. Des berceaux ornés de guirlandes de fleurs, ſont à mi-côte ; & le fond du théatre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit* le temple de la gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.

Danſe des muſes & des héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquiles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos aſiles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

ACTEURS CHANTANS au ſecond acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & bergères.

Une bergère.

Un berger.

Un autre berger.

BÉLUS.

Rois captifs, & ſoldats de la ſuite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf muſes.

ACTEURS DANSANS au ſecond acte.

Bergers & bergères.

ACTE II.

Le théatre repréſente le bocage des muſes. Les deux côtés du théatre ſont formés des deux collines du Parnaſſe. Des berceaux entrelaſſés de lauriers & de fleurs, règnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des bergers & bergères ; le fonds eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGERES.

LIDIE.

OUI, parmi ces bergers aux muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles,
Les muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple ;

La honte habite dans mon cœur !
La gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde,
Doit donner de ſes mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée ;
Mon cœur & mes états ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laiſſe, je meurs, & meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas,
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir, ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux bergers.*

VENEZ, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos !

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encor.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHŒUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O gloire, dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce-là votre langage?

BÉLUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BELUS.

ROIS qui portez mon trône, eſclaves couronnés,
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la gloire,
Prèparez les honneurs qui me ſont deſtinés.

Il deſcend & continue.

Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;
La gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore aſſez votre malheur.

Sa ſuite ſort.

On entend une muſique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands dieux, eſt-elle une faibleſſe ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Ju deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la gloire n'eſt point barbare & ſans pitié,
Non, tu te fais des dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts ;

L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BELUS *ſort pour aller au temple.*

LIDIE.

O muſes puiſſantes déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

Elles chantent en chœur.

NOUS adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, amour, dieu des dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur :

D'un regard, d'un mot, d'un ſourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, amour, dieu des dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentré, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore?

CHŒUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir,
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumiſe,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidele?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,

Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les dieux
Qui protègent l'innocence.

BELUS.

Des dieux! Oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON, *& les muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez,
Tremble, fuis les dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où sont les muses avec APOLLON.

APOLLON *seul.*

Loin du temple de la gloire,
Cours au temple de la fureur,
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, & je hais les humains:
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler,
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *& les muses à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ses feux, brise ses traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les bergers & les bergeres emmènent Lidie.

Fin du second acte.

ACTEURS CHANTANS au troisième acte.

Le grand-prêtre de la gloire.

Une prêtresse.

Chœur de prêtres & de prêtresses de la gloire.

Un guerrier, suivant de Bacchus.

Une bacchante.

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, égypans, bacchantes, & satyres de la suite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troisième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq prêtresses de la gloire.

Quatre héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf bacchantes.

Six Egypans.

Huit satyres.

ACTE III.

Le théatre repréſente l'avenue & le frontiſpice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, eſt vu dans l'arrière-théatre; il eſt ſupporté par des vertus, & l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRÊTRE de la gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des prêtres & des prêtreſſes de la gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs;
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage:

Il s'eſt abuſé ;
C'eſt un amant mépriſé,
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danſe des héros, avec les prêtreſſes de la gloire.

Les ſuivans de BACCHUS, *arrivent avec des bacchantes & des menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tous lieux notre guide invincible,
Ce héros fier & bienfaiſant,
Eſt toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE & LE CHŒUR.

Le dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,
Ses douces fureurs,

Dévorent nos cœurs.

Pendant ce chœur, les prêtres de la gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre,
Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des hautbois & des flûtes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char sanglant de Bellone,
Je vois l'amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ERIGONE *paraissent sur un char, traîné par des tigres, entouré de guerriers, de bacchantes, d'Egypans & de satyres.*

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la raison de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, & je la hais.

Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage :
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour-à-tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté :
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins ;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

LE CHŒUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ELIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare.
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire !
A quels dieux est-il consacré ?
Je suis vainqueur, j'ai su vous plaire :
Si Bacchus est connu ; Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus*.

La gloire est dans ces lieux, le seul dieu qu'on adore,
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'aurore,
Aura ces honneurs solemnels.

ELIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'amour seul me guidait, sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la gloire est sur le passage.

Ensemble.

La gloire est une vaine erreur,
Mais avec vous c'est le bonheur suprême ;
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La gloire se découvre.

L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

Le temple de la gloire paraît ouvert.

LE GRAND-PRÊTRE *de la gloire.*

Téméraire, arrête ;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête ;
Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi ! De ſes préſens, la gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe,
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

Par la main des plaisirs, des amours, & des jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des dieux;
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS & ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos desirs.
Du temple de la guerre,
Au temple des plaisirs.

On danse.

UNE BACCHANTE *avec le chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.
Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.
Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisième acte

ACTEURS DANSANS au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & prêtresses de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la suite de Trajan.

Six rois vaincus à la suite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS CHANTANS au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre prêtres de Mars.

Cinq prêtresses de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

Le théatre repréſente la ville d'Artaxate à demi ruinée, au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REVIENS, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?
Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome eſt heureuſe & triomphante;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.
Reviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde!
Nous allons contempler dans le maître du monde,
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe, & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs,
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'eſt pour moi qu'il vient! Ce héros m'eſt fidele!
Grands dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, ſuite.

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous ? Quel mot funeste !
Un moment ! Vous ô ciel ! Un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les tems m'accorda son secours ;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur,
Je vous ai vue, & je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes vous pas ? Quoi, serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé ?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore ?
L'univers n'est-il pas calmé ?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire,
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chûte, & brave ma victoire ;
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi ;

Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux ; les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront; je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible ;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole, demeurez ; la victoire me ſuit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

Enſemble.

Je vais } punir un barbare,
Allez }

Terraſſer ſous { mes } coups
{ vos }

L'ennemi qui nous ſépare,

Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle ;
Cher amant, arrêtez ; Ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théatre.*

O dieux ! ô juſtes dieux !
Veillez ſur l'empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtres du dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier dieu des alarmes,
Protège nos armes,
Conduis nos étendarts.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déeſſe des Grecs,
Vole ſur ſes traces,
Enchaîne le dieu Mars.

On danſe.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mère de Rome & des amours paiſibles,
Viens tout ranger ſous ta charmante loi,
Viens couronner nos romains invincibles,
Ils ſont tous nés pour l'amour, & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſans, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;
C'eſt pour avoir régné comme il régne aujourd'hui,
Que le ciel eſt votre partage.

On danſe.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théatre.*

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits ſi prompts & ſi grands?
Tu te fais en peu de tems,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de ſa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes loix légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux, il veut les préſenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles romaines & de faiſceaux; Les rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés

Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence,
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS *se relevant, chantant avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! Que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, sur-tout de ta clémence;
Mon trône est à tes pieds, tu règnes avec moi.

Le théatre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue

PLUS d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la gloire,
Et la gloire vole après lui.

LES SUIVANS de la gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le fort préſide aux combats, aux ravages;
La gloire eſt dans les bienfaits.
Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régnez en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE CHŒUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix :
Exemple des rois,
Délice du monde,
Vivons ſous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs ſi brillans, ſont trop pour mon partage,
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguſte en celui du bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains :
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refuſent rien
Au héros qui leur reſſemble :
Volez, plaiſirs, que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

ACTEURS CHANTANS au cinquième acte.

Une Romaine.

Une bergère.

Bergers & bergères.

Un Romain.

Jeunes Romains & Romaines.

Tous les acteurs du quatrième acte.

ACTEURS DANSANS au cinquième acte.

Romains & Romaines de différents états.

PREMIER QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théatre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR; *il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHŒUR.

CHANTONS en ce jour ſolemnel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danſe.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des bergers & des bergères entrent en danſant.

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés de mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards & tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les ſeigneurs & les dames Romaines ſe joignent en danſant aux bergers & aux bergères.

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'amour ſans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La gloire & les amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,

Et

Et l'amour les préſente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
La plus belle gloire
Vient du tendre amour.

TRAJAN.

O peuple de héros, qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner ſur vos cœurs,
Sur tant d'appas * & ſur moi-même;

* *Montrant Plautine.*

Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours tous ſes rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *& de* PLAUTINE, *& termine la fête par un ballet général.*

Fin du quatrième & dernier acte.

TABLE
DES PIÉCES

contenues dans ce volume.

PRÉFACE sur la comédie de NANINE. P. 2

NANINE OU LE PRÉJUGÉ VAINCU, *comédie.* 11

LA PRUDE, OU LA GARDEUSE DE CASSETTE, *comédie.* 91

LE DROIT DU SEIGNEUR, *comédie.* 209

LA FEMME QUI A RAISON, *comédie.* 319

Préface sur le TEMPLE DE LA GLOIRE. 377

LE TEMPLE DE LA GLOIRE. 381

Fin de la table.